

Un historien entier.
Témoignage d'un doctorant
Olivier Golliard, Professeur de classe préparatoire,
lycée Carnot (Paris)

S'engager dans une thèse à Paris-Sorbonne sur la délinquance juvénile avec bientôt, à l'invitation du premier directeur, Jean-Noël Luc, un codirecteur extérieur et officiel, Jean-Claude Farcy, était une chance, mais nourrissait également mon inquiétude. Si l'article de ce dernier sur les répertoires de procès-verbaux des commissariats parisiens (1998) avait clairement inspiré le sujet de ma thèse¹, je n'en menais pas large avant les premiers échanges. Je craignais de marcher sur des œufs, et que toute demande de conseil ne déclenche chez ce spécialiste une forme de condescendance en raison de son immense culture historique, en particulier en matière d'histoire de la police et de la justice. Erreur ! Non seulement Jean-Claude Farcy a toujours été à l'écoute et patient, mais il répondait aussi très rapidement et toujours avec modestie et bienveillance à mes sollicitations. Ses relectures de quelques-uns de mes chapitres, maladroits et incomplets parfois, ont toujours été accompagnées de mots d'encouragement. Les sources très précises qu'il conseillait de consulter et la méthodologie qui accompagnait ces courriels soulageaient l'impétrant en train de patauger dans des masses de documents, amassés parfois de manière compulsive.

Dans ce rapport, rien qui ne ressemble à une allégeance ou même à une servitude. Force tranquille, Jean-Claude Farcy avait la gentillesse de laisser le doctorant opérer ses choix, quitte à revenir vers lui avec discrétion pour dégager une autre piste. Dès lors, explorer les suggestions émises devenait naturel et représentait un double défi : consolider la recherche et ne pas gâcher l'ouvrage guidé par le maître. Il faut peut-être associer cette modestie à la plupart de ses sujets d'études où agissent les *gens de peu*, les milieux ruraux ou les marginaux, en somme des acteurs dans les coulisses du pouvoir et de la scène sociale, êtres discrets, effacés voire ignorés, mais ô combien révélateurs des rouages d'une société. On retrouve cette sensibilité dans *Meurtre au bocage. L'affaire Poirier (1871-1874)*, où Jean-Claude Farcy réaffirmait son intérêt pour ces milieux en écrivant que le parcours des dossiers de procédure de Poirier permettait de découvrir le travail, les relations sociales et les loisirs des habitants, qu'ils soient « fermiers, journaliers adonnés à la précarité », personnages dont « les différences sont à l'arrière-plan des phénomènes de délinquance ». Son attachement à cette histoire au « ras du sol » a été constant et a considérablement orienté ma démarche et celles de bien d'autres chercheurs.

J'appréciais également chez Jean-Claude Farcy sa curiosité et son imagination, une dernière qualité que les historiens intègrent en fonction des sources, consciemment ou non. Dans un mail du 31 octobre 2013, il m'écrivait : « le rêve, pour moi, aurait été d'avoir des comptes rendus sur l'organisation de quelque commissariat de quartier, son personnel, son turn-over, ses petits tracas ». Rêver à travers le jeune chercheur que l'on cornaque, quoi de plus beau ? Si tout n'a pas été parfait dans le rendu final, les remarques faites lors de la soutenance montrent qu'il s'y est retrouvé, et le citer aujourd'hui comme codirecteur de mon travail est une fierté.

¹ *L'État républicain et ses délinquants. Police et justice face à la « jeunesse irrégulière » de la Seine durant la crise des années 1930*, doctorat d'histoire codirigé par J.-N. Luc et J.-C. Farcy, Paris-Sorbonne, 2014, 608 p.

Enfin, l'humanité de Jean-Claude Farcy faisait de l'Histoire un être généreux au sens où elle communique et enrichit des savoirs de façon désintéressée et ayant pour seule perspective une meilleure connaissance du passé dans des domaines (la délinquance, les violences, le pouvoir policier) trop souvent instrumentalisés depuis quelques années. Ce dernier trait complète le portrait d'un historien passionné et entier.